

# BLOODLUST

## LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

N°228 - 6 OCTOBRE 2021

Un Chagar tout simple pour cette fois, avec un texte d'ambiance, pas forcément essentiel - vous jugerez - mais utile pour montrer comment la vie des batras est influencée par les épices, et la place qu'ils prennent dans le paysage.

### IL Y A DES LONE, COMME ÇA ... (1/2 - par Rafael)

Réveil avec un tambour dans la tête. Je tends la main. Dans le fatras au pied du lit, une tige de lance grise. Pas la patience de la laisser chauffer sur un brasero. Je mords directement. Amer comme un baiser de vieille, mais les battement du sang se calment aussitôt. Qu'est ce que j'ai pu prendre hier pour avoir aussi mal ?

Levage. Vêture ramassée en me glissant hors de la chambre, à tâtons. Je retiens les hoquets de la lance ; Méria dors encore. Aussitôt sorti, j'accélère pour aller vomir. Goût acide, piquant. Texture un peu collante. Les muffins d'hier midi ? Ou le vin de sève de Sadhi. Il faudra vérifier.

Pas le vin, pitié. C'est l'un des rares pas trop cher, et Sadhi est un fournisseur correct et poli. S'il coupe ses produits, je vais être triste et en rogne. Je hais ce genre de mélange.

Cuisine. Je relève la tête du panier d'épluchures ou j'ai vidé ma tripe, et je cherche un truc à bouffer. Ce qui est trop plein doit être vidé ; ce qui est vide cherche à être rempli. Éternel va et vient. Ce matin, vu le goût du « va », un « viens » un peu léger sera le bienvenu. L'odeur rance et aigre à la fois me reste dans les narines.

Et bien sûr, j'ai réussi à vomir sur une jambe de mon pantalon. J'essuie un peu de la paume. Efficacité moyenne. Pas grave. Personne n'osera me faire de remarque, et je n'ai pas le temps. Je m'habille rapidement, sautillant sur une jambe puis m'emmêlant dans ma chemise. Je cherche un endroit où me voir. Un plat brillant, ou une lame de tranchoir. Je tombe sur la frimousse de Lamire, qui m'observe depuis un coin de l'entrée. Occupé à me battre avec mes frusques, je ne l'ai pas vue arriver. À son air amusé, elle a assisté à ma petite danse. Je retiens un sourire, et je m'apprête à sortir. En passant, je lance une torgnole molle vers le sommet de sa tête. Cette gamine est trop joyeuse, trop familière. Si elle continue, Méria va vraiment la prendre en grippe. « Une esclave n'a pas à sourire toute la journée, dit le proverbe ! ». Une épouse non plus, selon dix ou douze proverbes, ma chérie. Mais j'aime les sourires, de tout le monde. Si seulement elles pouvaient s'entendre.

Lamire esquive le coup - avec un petit ricanement de peste, évidemment - et tombe à genoux pour m'attraper la jambe. La voila qui crache sur la trace, et la frotte avec sa jupe. Gestes rapides. Efficaces. En moins de temps que je n'ai mis l'épauler, la salissure a disparue. Les femmes et les esclaves ont une magie bien à elles, décidément.

En sortant, j'attrape, dans le bocal sur l'étagère haute, un biscuit aux graines de Sarite. La fillette sursaute. Je le lance par dessus mon épaule. Elle saute pour le saisir, comme un chiot. Elle piaille presque de plaisir. Il faut être un idiot pour battre ses esclaves, quand il est si facile de les rendre accrocs.

Et je suis dehors.

Le bruit de la rue me heurte comme une vague. La chaleur du lever et la foule compacte, c'est une chose. Mais le bruit... Roulement sourd des pas, grondement de corps qui se heurtent, rugissement des voix. Je cherche dans mes poches. Vides. J'accélère le pas. Il me faut des lances.

J'attrape deux croustillants à l'anis vert sur l'étal d'un boulanger. J'engloutis le premier comme un hysnaton gobe un poulet. Le sale goût dans ma gorge reflue un peu. Je fais durer le second. L'anis prend doucement de la place. En arrivant au bureau, je respire sans difficulté. Presque.

Les demoiselles de l'entrée sont à leurs postes. Souriantes, fraîches. Bien habillées. Des esclaves évidemment, mais attifées comme des filles de maisons. Encore une mode de Durville, pour faire moderne. Ouvert. Progressiste. Les « hôtesse ». Si chic... Bien sûr, elles retourneront au marché, sitôt le caprice épuisé.

Il faudrait arrêter d'importer toutes ces bêtises du continent. Le commerce, c'est quand on vend ses propres excédents aux imbéciles outre-wilkes. Si la Nation continue à suivre les fantaisies de Pôle, où iront nous ?

Mon humeur se noie doucement. Une lance, bordel, vite.

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur [BadButa.fr](http://BadButa.fr), et postez sur notre forum ► [www.badbuta.fr/forum](http://www.badbuta.fr/forum)

Numéro réalisé par Rafael et François.  
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.



Enfin dans mon bureau. J'ai croisé une dizaine d'imbéciles et de lèche-bottes en montant. Rien d'important. Personne qui vaille la peine de répondre. Personne qui nécessite d'écouter. Personne d'assez malin pour se taire, évidemment.

Je m'affale sur mon fauteuil. Tout est en place. Les livres de comptes. Une pile neuve de formulaires arrivés dans la nuit.

Plus important, ma réserve de lances grises dans le tiroir du haut. Ma main fouille une seconde, et une lance finie entre mes dents. L'amertume est là. Les odeurs de miel et de cumin grillé. Petite pointe de cendres ; l'étui est resté ouvert. Ce sera meilleur en le chauffant avant. Je mâchonne en me redressant. Ramasser le brasero sur la fenêtre. Le remplir d'alcool. Régler. Lancer la chauffe. Le rituel est agréable. Il annonce l'épice. Prémices. Comme le baiser précède et annonce le sexe. Encore un truc impossible à faire comprendre aux étrangers.

L'épice n'est pas tout. On ne le consomme pas. Il faut le vivre.

Refik est arrivé entre temps. Sans demander, il a fait couler une lampée de café. Il pose une tasse parfaite sur ma tablette. Noir. Odorant. Luisant. Un magnifique quartier de nuit, entr'aperçu par l'étroite lunette de la tasse. Quand je me penche pour boire, elle envahit mes perceptions. Instant de pur extase.

- Tu as mis quoi dans le café.

- Juste un peu de mélasse, maître. C'est du noir au kaffir de chez Emphiti. Il a assez de goût comme ça. Et vous mâchez une grise, je crois. Ce doit être suffisant, non ?

Bien suffisant, oui. Mais pour lui, sans l'apport de la lance, ça doit être fade. Refik est un serviteur comme on en fait peu. S'il est encore là quand je prendrai mon congé, il faudra que je l'achète. Il pourrait s'occuper de...

Claquement métallique. Le brasero est chaud.

Je manque de peu d'échapper la tasse en me penchant vers le tiroir. Du calme. Main droite pour poser mon café, presque vide. Main gauche pour saisir une lance et la mettre à chauffer sur le brasero. Main gauche pour fouiller le tiroir. Main gauche...

Bordel ! J'ouvre ce fichu tiroir à fond. Une pile de papier part en quenouille et des stylets de parafe s'étalent sous le choc. Enfin, je vois le contenu clairement. Je saisis l'étui de lances grises. Un de ces étuis de papier coloré, au contact cireux. Parfaitement étanches, et si luxueux. Mais il y a toujours des plis où les lances s'accrochent, se bloquent. Les anciennes boîtes étaient plus pratiques, plus ouvertes. On voyait plus simplement quand la réserve était...

Vide.

Cette fichue boîte est vide.

Comment est-ce possible ?

- Avant-hier matin, monsieur.

Je redresse la tête. De quoi parle ce vieil imbécile ?

Avant-hier. C'est bien ça. J'ai ouvert cette boîte avant-hier. Refik est une perle, mais aussi un vieux singe malin. Quand je le regarde enfin, il est penché sur des papiers, très occupé à ranger. Il m'a donné l'information. À moi de faire avec.

Quinze lances en trois jours. Deux, si je dois être honnête. C'est peut-être le moment.

- Refik, prend donc une poignée de thams dans la caisse du bureau, et file chez les frères An Aboussiam. Prends deux boîtes - je lui lance l'étui - et en rentrant, fait un crochet par l'étude des fumées. Prends moi un entretien. Aussi vite que possible.

La dépendance aux lances grises ne serait pas un vrai souci. Ce n'est ni cher, ni rare. Et ce n'est pas un épice honteux. Rien de dégradant ou de salace. Un simple médicament contre les maux de têtes. Une dépendance de confort, en réalité. Presque saine, à vrai dire.

Sauf que les lances sont un produit des établissements des remparts. Un partenaire du bureau de vente pour lequel je travaille. Un partenaire, pas un concurrent. Moins risqué, mais plus proche. La dépendance à un de leurs produits serait donc... malvenue. Suspecte en fait. Une TRÈS mauvaise idée.

Le temps de réfléchir à tout ça, Refik a déjà détalé. Même pas eu le temps de lui demander si j'avais des rendez-vous. Tant mieux. Je n'ai pas envie de voir du monde, et à présent, j'ai une excuse. Trois en fait.

En or.

La politesse, la bienséance et la coutume.

Si quelqu'un veut me voir, il devra déjà se lever, et quitter sans y être invité la salle d'attente de l'entrée. Il devra ensuite monter de lui-même, sans être annoncé. Il devra enfin trouver mon bureau, et venir devant moi, sans présentation.

Un choc. Quelqu'un frappe, et ouvre aussitôt.

- C'est ici le bureau des patentes ? C'est toi An'Machin ? An Rafama ?

Je reste interdit un instant. J'hésite entre éclater de rire, ou hurler de fureur.

C'est une femme. En quelque sorte. Une femelle en tout cas. Mais je n'en ai jamais vu de pareille. Elle est large, haute, blonde comme une dune au couchant. Son corps est celui d'une bête. Pas un hysnaton, non. Un fauve. Et un bœuf en même temps.

Je cille encore un peu, incapable de comprendre ce que je vois.

On dirait un Piorad, mais aussi une femme. Une brute, mais aussi une fille. Les muscles sont là, les épaules, la mâchoire. Mais aussi les lèvres pleines, les seins, la rondeur des hanches. C'est incompréhensible, et beau à la fois.

Elle éclate de rire en claquant la porte derrière elle. Le geste ne paraît pas brutal, mais le panneau tressaute dans son cadre. Je suis étonné qu'il ne se fende pas.

– Toi au moins, on sait quand tu aimes ce que tu vois. Ça ira comme ça, ou je peux espérer un rabais si je tombe la chemise ?

Je réussis à me composer un visage plus calme. Elle n'est pas dupe une seconde. Reprendre la main. Vite.

– Votre maître doit-il arriver ? Ce n'est pas un façon convenable de mener une affaire, si je puis me permettre.

– « Mon maître » est sur son trône, à Varnir. Je suis sûre que ce serait marrant de te raconter ça, mais je suis un peu pressée. Du coup, on va simplifier : je veux une patente pour trois produits, moi, personnellement. Et après avoir secoué quelques imbéciles dans ce clapier, ton nom est revenu plusieurs fois. Apparemment, tu es le gars le plus malin et le plus capable pour m'avoir ce que je veux. Personne n'a pensé à me prévenir que tu étais appétissant comme tout, mais je ferai avec. Et comme ça, si on fait affaire aujourd'hui, on fêtera ça ensemble. Ca te convient, joli cœur ?

L'envie de rire est encore là. Celle de hurler aussi.

Qu'est ce que c'est que cet animal ?

Elle paraît soudain se rappeler un détail. Elle sort une bourse de sa ceinture, et la lance sur le bureau. Quelques lingots s'échappe, ainsi qu'une pierre claire et pure.

– Cadeau pour ouvrir les négociations. C'est la coutume, non ?

Elle sourit. Sûre de son coup. Préparée. Je m'accroche à ce semblant de protocole. Je ne sais toujours pas à quoi j'ai affaire, mais si de l'argent doit circuler – de l'or en réalité, et joliment pur à la couleur – je suis compétent. A coup sûr.



Près de deux heures plus tard, nous signons les contrats et je scelle les patentes.

Entre temps, j'ai appris son nom. Solveig. J'ai dû lui céder le mien. Seule solution pour échapper à « joli cœur ». Apparemment, An Raffeima était imprononçable pour elle, mais Taha passe mieux. Elle ne prend même pas la peine de masquer ses mensonges et ses moqueries. Je l'amuse trop pour ça.

Refik est rentré entre temps. Elle a paru contrariée un moment, mais il lui a plu. Elle l'a utilisé pour me gêner une fois ou deux. Il a esquivé les perches les plus cinglantes, à mon grand soulagement.

– Bon, Taha, on a fini ? C'est quoi le programme ? Maintenant que je ne suis plus cliente, tu m'envoies chier et je ne te revois pas ?

Mon secrétaire manque de s'étouffer. Entre les propos, le phrasé et la suggestion, je devrais normalement m'offusquer. Exiger réparation. Je n'en ai pas envie. Du tout

– Nous avons parlé de fêter cela ensemble. Tout ce qui est dit durant la négociation a valeur de contrat. Et vous savez l'importance que j'y accorde. Nous fêtons donc cela ensemble. Repassez en fin d'après-midi. Je vous ferai découvrir la nuit de Tehen. Comme il convient !

– Entendu, joli cœur ! Hâte d'y être.

Et la voila sortie, comme la tempête qu'elle sait être.

Cela fait une après-midi entière que je la subis, et je ne sais toujours pas à quoi j'ai affaire. C'est en même temps une femme, pas vraiment une femme, et trop de femme à la fois. Elle est trop grande, trop vivante, impolie, bizarre, et drôle. Si drôle.

Je reste perdu dans mes pensées. Un peu trop longuement en vérité. Je m'aperçois du regard de Refik. Trop poli pour oser s'amuser franchement. Trop amusé pour rester tout à fait poli.

– Tu as un commentaire, peut-être ?

Pour toute réponse, il dépose sur mon bureau les étuis de lances grises. Je n'y avais pas pensé de la matinée. La salive m'envahie la bouche, mais le souvenir de Solveig reste présent. Cette drôle de créature m'a fait oublier l'épice une matinée entière.

Combien d'heure, encore, avant ce soir ?

( À suivre... )